



Sylvain Pattieu

Forêt-Furieuse



la brune au rouergue

Présentation

À la Colonie, en lisière de la forêt, il y a des enfants malades, des orphelins et des estropiés, des rescapés. Ils ont des noms à rallonge, La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule, Destiny-Bienaimée, Mohamed-Ali, Tout-Le-Fait-Rire. Ils sont divisés en deux groupes, strongues et bitches, et les strongues tabassent, et les bitches ne se laissent pas faire. Ils sont plus habitués à la violence qu'à la tendresse, ça n'empêche pas les amitiés, les amours. Ils ont peur de la forêt, mais elle les attire, ces gamins.

Pas loin, un village, enserré dans des montagnes. Comme partout, la lutte des classes règne, entre bergers, paysans, et maîtres des forges. On trouve des christian, des muslim, des supermuslim. Les vrais supermuslim menacent, ils veulent prendre le village pour leur califat.

Il y a des Grands-Incendies et des Grandes-Vagues, des pluies corrosives ou du soleil qui tape dur.

Dans *Forêt-Furieuse*, Sylvain Pattieu fait s'entrechoquer la vitalité enfantine, l'imaginaire destructeur du djihadisme, la violence des guerres contemporaines, sur fond de contes et légendes d'Ariège, de paysages des Pyrénées et de Seine-Saint-Denis. Et puis il y a son écriture, scandée par le rap et nourrie de la langue populaire d'aujourd'hui.

Né en 1979 à Aix-en-Provence, Sylvain Pattieu est enseignant en histoire et dans le master de création littéraire à l'université Paris 8-Saint-Denis. Forêt-Furieuse est son quatrième roman de fiction, après Et que celui qui a soif, vienne, paru en 2016 aux éditions du Rouergue. Il vit en Seine-Saint-Denis.

Du même auteur

Romans

Et que celui qui a soif, vienne. Un roman de pirates, Rouergue, 2016, Babel n° 1484, 2017.

Le Bonheur pauvre rengaine, Rouergue, 2013, Babel n° 1630, 2019.

Des Impatientes, Rouergue, 2012, Babel n° 1329, 2015.

Documentaires littéraires (narrative non-fiction)

Nous avons arpenté un chemin caillouteux, Plein Jour, 2017.

Beauté Parade, Plein Jour, 2015, Le Livre de Poche, 2016.

Avant de disparaître, chroniques de PSA-Aulnay, Plein Jour, 2013.

Ouvrages historiques

Bons baisers de Paris, 300 ans de tourisme dans la capitale, Paris Bibliothèques/Comité d'histoire de la ville de Paris, 2015.

Tourisme et travail, de l'éducation populaire au secteur marchand (1945-1985), Presses de Sciences Po, 2009.

Les Camarades des frères. Trotskistes et anarchistes dans la guerre d'Algérie, Paris, Syllepse (préface de Mohammed Harbi), 2002 et Alger, Casbah éditions, 2006.

Graphisme de couverture : Olivier Douzou

Photographie de couverture : © Alain Laboile. Primitives, 2017

© Éditions du Rouergue, 2019

www.lerouergue.com

Sylvain Pattieu



Forêt-Furieuse

la brune au rouergue

*Pour Alma, Lucien et Laureline
ma grande fille qui veut tout faire toute seule
mon petit bonhomme haut comme trois pommes
et la fille fusée.*

Pour Thibault Cœur-Doux-Cœur-Bouillant.

Pour mon père et ma mère

*Tendrement gardiens, dans mon enfance,
d'une forêt de livres, dont ils m'ont fait sylvain.*

Pour Uma Cœur-Sourire.

Pour Justine Cœur-Patience.

*À la mémoire de Matthieu, l'ami-il-est-beau-comme-un-dieu,
Avec qui j'aimerais encore discuter.*

Pour les derniers arrivés

Lisa Charme-Fou

(on pense à Pascaline)

Isidore Coquin-Bonhomme

Naël Noroît-Sirocco

Nour Qui-Se-Bat-Déjà

Constantin-Courage

Petit cousin Charles

Grande cousine Éloïse

Manon, Maxime, Alice, Victor, Sumru Ann,

Titouan et Georges

*...et je danse Monstre je danse
dans la résine des mots et paré d'exuvies
nu*

Aimé Césaire, Monstres

*« Ma vie, ma vie,
Pourquoi petite fleur a fané ?
Elle était belle loin de la jungle
Mais bon la jungle l'a rattrapée »*

PNL, À l'ammoniaque

*On y vit comme on rêve
Et le cœur et la sève
Oubliés, loin du monde
Dans la forêt profonde*

Orso Jesenska, Forêt

Avant-propos

C'est une histoire d'enfants sauvages, il y en a eu pas mal, déjà, c'est fascinant ces gamins, ça fait peur. Il y a eu *Sa Majesté des mouches*, un livre terrible sur une bande de gamins qui sont dans un avion, l'avion s'écrase sur une île déserte, le pilote meurt, ils sont seuls sans adultes et ils créent leur propre société, une société pas meilleure que celle des grands, tout aussi cruelle, avec des rapports de force, des dominants, des exclus, des injustices. Il est violent ce livre.

Ici aussi donc une bande d'enfants, il y a La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule, Destiny-Bienaimée, Méduse, Mohamed-Ali, Tout-Le-Fait-Rire, Brille, Trogne, Espoir et Moufle, des noms bizarres, des noms à rallonge. Parmi eux deux groupes, deux bandes, les strongues et les bitches, ils ne s'entendent pas, ils se battent souvent. Ils vivent dans une maison, une institution, un endroit où ils sont rassemblés et où ils font leur loi, ça s'appelle Les Enfants de Melkisédék, mais tout le monde dit la Colonie, c'est plus court. Il y a des adultes qui tentent de les encadrer, ils ont des noms aussi

bizarres que les enfants : La-Femme-Elle-Est-Costaud, La-Femme-Quand-Elle-Parle-Elle-a-Les-Yeux-Qui-Brillent, L'Homme-Il-Sait-S'Amuser-Avec-Un-Bout-De-Craie.

Et puis il y a un village, il y a une forêt et même des montagnes. Des éoliennes, des champs cultivés, un village, à une distance pas négligeable, le tout constitue un val charmant, enserré dans des montagnes peu hautes mais parfois enneigées. Une voie ferrée balafre le val, longe la Colonie, elle relie le village à la ville lointaine. Ça reste assez isolé et l'en-dehors du val on l'appelle l'outre-val ou l'outre-montagne. Comme partout la lutte des classes règne, elle oppose les bergers, les paysans, aux maîtres des forges. Au cœur de ce conflit, il y a la forêt, c'est classique : Marx, le vol du bois, texte dans lequel il dénonce l'interdiction de ramasser du bois mort. Les maîtres des forges veulent contrôler la forêt, les pauvres profiter de ses ressources comme bon leur semble. Les maîtres parlent de velours mais ils agissent en brutes, ils mettent des gardes forestiers pour empêcher la coupe de bois et la chasse, des charbonniers qui brûlent des pans entiers de forêt. Bien sûr, ça se passe mal. Au-dessus il y a le gouvernement provisoire, provisoire parce que la situation est instable, de toute façon il est loin, ce gouvernement, un préfet qui loge dans la grande ville fait un petit tour de temps en temps. Le gouvernement, il soutient les puissants, il est fait par eux. Donc ce sont les maîtres des forges qui ont le pouvoir. Au village, le plus riche est Kylian PetitCœurCouronné. Il contrôle le patelin, il a ses gardes, ses charbonniers, il organise le marché, une de ses employées y attribue les places, elle s'appelle Madame DeLaRocheTaillée. Du côté des bergers, Darnert est le chef, ils connaissent la forêt, ils connaissent la montagne, il y a même des grottes

pour s'y cacher, c'est leur domaine qu'on veut leur enlever, ils se défendent, et ils se défendent bien. Ils vivent, eux, dans la forêt et dans la montagne, les autres n'y sont que de passage. Alors les bergers se camouflent le visage, se mettent des robes, se déguisent en femmes, en demoiselles, pour rosser les gardes forestiers et les charbonniers.

Les bergers, les maîtres des forges et leurs sbires, ils s'en mettent plein la figure. C'est classe, la lutte des classes, mais c'est aussi dégueulasse. Ça ne se mène pas tout le temps avec des fleurs et des poèmes, il y a aussi des coups, des coups bas, du mépris, de la colère qui ressort moche. Ça éclabousse, désolé. Les enfants, ils sont un peu loin de tout ça, mais ils y viendront, on y vient toujours, on est rattrapé qu'on le veuille ou non.

Il y a aussi des histoires de religion, dans ce village, il faut les prendre au sérieux, il ne faut pas se dire ce sont des prétextes, l'important est ailleurs. Ceux qui croient, pour eux c'est la foi qui compte, on peut se dire c'est un leurre, une diversion, ils sont dupes d'eux-mêmes, on peut se croire plus intelligent, mais ils ont ça dans leur cœur, dans leur tête, elle a une autonomie, leur croyance. Ce n'est pas archaïque, la religion, c'est une idée qui a du passé et de l'avenir.

Pour l'époque, c'est peut-être bientôt ou alors bien plus tard, c'est indéfini, il y a des réminiscences du passé. L'histoire n'est pas une longue ligne droite, une marche en avant, ce sont des allers-retours, il y a du sens dans l'histoire mais pas un sens de l'histoire. Il ne faut pas croire les progressistes fanatisés, les dogmatiques de l'avenir radieux ou de l'Apocalypse, les naïfs du futur : au contraire il y a des soubresauts, de grandes reculades, des tête-à-queue.

Il y a plusieurs récits croisés, les enfants, les bergers, le village. Il y a des fantômes et des monstres. Pas mal d'impondérables

climatiques. Des Grands-Incendies et des Grandes-Vagues, des pluies incessantes ou du soleil qui tape dur. À force qu'on parle de réchauffement climatique, de catastrophes, ça finit bien par arriver, même dans les livres.

Partie I
LA FORÊT

Prends garde, sous mon sein la grenade
Sous mon sein là regarde
Clara Luciani, *La Grenade* (2018)

C'est un jour de Grand-Incendie, les arbres flammèchent, ils crépitent, ils montent en torche vers le ciel puis leurs cendres s'effondrent ou explosent, il y a des animaux qui courent follement, des renards, des lapins, des grenouilles, des loups et des biches, ils se retrouvent finalement cernés par le feu, ils sont une apparence noire d'eux-mêmes puis plus rien, les oiseaux tentent de s'envoler, d'échapper aux fumées mais la plupart sont rattrapés par le gaz ou la chaleur, ils s'évanouissent, leurs corps soudain lourds retombent et ils brûlent aussi sûrement que s'ils n'avaient que leurs pattes pour marcher, leurs becs fondent avant d'arriver au sol, leurs plumes se rabougrissent sans effets, c'est moins spectaculaire que les herbes, vertes ou sèches, elles étincellent, celles à essence provoquent de grandes gerbes, un souffle, une odeur, elles terminent en bouquets jolis, et le feu galope, il escalade, il saute, il prend des vies, il s'arrête brièvement puis traverse les routes, tord les barrières en fer, fait bouillir le goudron et les ruisseaux, il les mêle, il est un

cheval de combat, puissamment cuirassé de soufre, on dirait sept anges sonnant de la trompette, une vapeur brûlante, une grande montagne de feu embrasée jetée dans la mer, les braises volent, elles sont une grêle rouge sang, une armée de sauterelles aux dents de lion, dont la morsure torture avant de tuer, l'eau de l'étang survolé par la fournaise devient amère, elle devient sang, celui des pauvres créatures en son sein, le brasier est une étoile ardente qui traverse le ciel et s'abat sur le sol, il est un aigle aux serres puissantes, il attrape et il broie, les pierres rougissent et éclatent à grand bruit, c'est grandiose et pourtant tout semble écrasé par l'épaisse fumée qui remplit le ciel, qui déborde la stricte zone de l'incendie et se répand à des kilomètres, le soleil disparaît, il n'y a pas de lune, c'est un dragon, un long dragon à la queue terrible, à la tête terrible, au corps terrible, qui crache la chaleur et la destruction de partout,

et les enfants de Melkisédek regardent le spectacle, igo, ils en ont vu d'autres mais ça les pétrifie quand même, c'est brutal, la forêt brûle comme des biffs, c'est jour de canicule, propice au Grand-Incendie, alors ils regardent alignés devant la rivière, au bord d'un trou d'eau à moitié vide, ils sont là un plus un plus un plus un, ils regardent et ils noircissent de suie, elle se dépose doucement, en neige, ils transpirent et ça fait des traînées sales sur leurs torses nus, et c'est le premier jour de La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule à la Colonie, elle a chaud, comme tout le monde, chaud d'avoir marché vers cette rivière lointaine, loin de la forêt de la Colonie, parce que les adultes espéraient trouver de la fraîcheur, c'est ironique finalement, elle a chaud du chemin et elle a encore plus chaud du Grand-Incendie, la sueur coule sur ses yeux qu'elle essuie, ils sont cinquante gamins, raclis et raclos, abîmés, tordus, esquin-tés, rapiécés, à s'essuyer même les yeux,

et encore plus loin au village la température a augmenté aussi, même si le Grand-Incendie n'est pas proche, les hommes font la chaîne, ils remplissent des seaux dans les puits et arrosent les toits, on a déjà vu des foyers s'allumer promptement par ces temps si secs, Kylian PetitCœurCouronné surveille et les hommes de sa milice sont mobilisés, il y a des hommes-guerre, ils ont déposé leurs armes et retroussé leurs manches, et il y a des christian et des muslim, et des super-muslim, les femmes avec leur voile et les hommes dans leur tunique, Esclarelys aussi aide, sa robe colle à sa peau moite et certains miliciens pensent au feu mais ils ne peuvent s'empêcher de la regarder, elle, d'emmagasiner sa beauté, ce qu'elle en délivre, des villageois, aussi, ont de telles pensées, également Mme DeLaRocheTaillée, qui répartit les places au marché, peut-être d'autres plus discrètement, ils sont plusieurs qui la désirent, elle ne regarde personne, elle soulève des seaux et elle les vide.

Et Darnert court à la lisière du feu, comme s'il n'avait pas peur du Grand-Incendie, mais c'est un péril bien plus grave qu'il redoute, la mort de ses bêtes, il s'aventure, ses sourcils sont roussis, il tousse, il ne voit rien, il n'entend que le crépitement, il se rapproche du feu et il s'éloigne quand il ne peut plus respirer, quand sa peau brûle, il ôte sa chemise et la jette à terre, il l'abandonne en chiffon, il se maudit d'avoir voulu faire paître ses bêtes si loin, avec la même idée que les adultes de la Colonie pour les enfants, chercher la fraîcheur et l'herbe verte, il se frappe les tempes et il se dit elles sont mortes à cause de moi, tout un troupeau, il imagine leur toison s'enflammer, les bêtes crier, se coller les unes aux autres en propageant le feu au lieu de l'éteindre, les femelles essayant maladroitement de protéger leurs petits, les écrasant, toutes les bêtes du troupeau

se bousculant et se piétinant et brûlant, un sacrifice involontaire par le feu, un terrible holocauste ovin de dieu monothéiste, il voudrait les rassembler et les ramener,

Et les adultes regroupent les enfants, ils craignent pour eux maintenant, ils ne veulent pas que le chemin vers la Colonie soit coupé par le feu, il est certes loin mais progresse si vite qu'ils ne veulent pas prendre de risques, et La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule marche à l'avant de la troupe enfantine, elle semble leur guide alors qu'elle est simplement la première, une bergère.

Et Darnert entend une cloche, il se précipite, ce sont ses bêtes, elles ont échappé, par quel miracle, au Grand-Incendie, elles trottinent à l'écart du danger, il les presse et quand il est sûr d'être assez loin il ferme les yeux et les enlace, il colle sa peau contre la chaleur de leur corps, il les enlace une par une avec une infinie douceur,

Et quand la pluie éclate d'un coup, violente, plus encore que le Grand-Incendie dont elle atténue impitoyablement les flammes, les villageois poussent un grand soupir, un grand rire, ils lèvent les bras au ciel, Esclarelys ne participe pas à la liesse, elle offre néanmoins son visage à la pluie, et les enfants pris par la pluie sur la route crient et jouent, ils s'éclaboussent puis ils grelottent, l'eau dilue et fait disparaître leurs traces noires, elle rouille les fauteuils et les béquilles, elle nettoie les plaies des blessés, les adultes n'aiment pas ça, ils ont déjà assez de malades, assez de fragiles, La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule se concentre, elle a l'air sérieux pour ne pas glisser dans la boue, et Darnert le berger serre toujours ses bêtes, il laisse ses larmes couler, elles se mêlent à la pluie, invisibles.

Ici ça se passe pas bulle pour les nouveaux, elle lui dit Destiny-Bienaimée en essuyant le sang de son nez, et d'habitude La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule parle et a toujours son mot à dire, mais là elle se tait, elle roule un peu des yeux, incrédule.

Sur le mur l'huile coule doucement, ça fait une traînée grasse, les haricots rouges sont restés compacts et collés un moment, maintenant ils se désagrègent, ils tombent à l'unité ou par petits paquets, et ça pourrait faire réfléchir sur la vie, la destinée, sur comme quoi les plus durs finissent par partir en morceaux, sur qu'y a rien de certain ici-bas, mais ça tout le monde le sait à la Colonie, pas besoin de faire un dessin, de toute façon personne ne regarde, ce qui les intéresse c'est un autre amas, Tout-Le-Fait-Rire et Jambe-Fer se serrent fort et on aurait dit un câlin si c'était pas une bagarre, ils sont mains dans les mains, ils poussent et ils tirent. Jambe-Fer essaye de le faucher avec sa guibolle en métal, faut bien que ça serve, elle

fait des cercles avec et lui des petites esquives, alors elle lance de plus en plus fort, si elle le touche il tombe et elle le finit par terre, mais ça la déséquilibre. Tout-Le-Fait-Rire en profite, il libère soudainement une main et il cogne, marteau-pilon tac-tac-tac dans la gueule.

Ça a commencé comme d'habitude, une histoire de ration et de rab, une assiette qui vole, encore une bitche contre un strongue. Tout-Le-Fait-Rire a un pied sur Jambe-Fer maintenant, elle ne bouge plus, elle n'est plus dangereuse alors il lève les bras au-dessus de sa tête et il serre fort ses mains pour qu'on voie ses muscles, il tourne bien autour de son pied qui lui écrase la tête et il les regarde tous dans la pièce. Eh ouais ça se passe comme ça, il dit, faut pas tester les strongues, *fuck off, fuck off* les bitches, dans ta schneck. Il célèbre sa victoire façon mitraillette dans le ciel.

Présentement, La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule est cachée derrière une table renversée, histoire de ne pas se prendre un coup perdu dans le nez comme Destiny-Bienaimée, elle ne dit toujours rien mais elle sait et elle observe. Elle sait une chose, qu'elle n'acceptera pas la loi des strongues, la loi de Tout-Le-Fait-Rire. Elle en observe plusieurs autres. Les strongues sont des garçons, des grands, et quelques filles. Les bitches sont des filles et des plus jeunes, ou gringalets. Jambe-Fer est leur cheffe, d'un gabarit digne d'un strongue, avec un avantage dans les bagarres, cette patte métallique, un désavantage, une certaine lourdeur. Quand elle a commencé à se battre avec Tout-Le-Fait-Rire, même quand il a vacillé sous un de ses coups, aucune bitche n'est intervenue autrement que par des oh et des ah, personne ne lui a prêté main-forte. Ce combat, pourtant, semblait prévisible, inévitable, irrémédiablement inscrit dans la vie de la Colonie, dans l'affrontement

de ses deux groupes rivaux, et Tout-Le-Fait-Rire est grand et costaud pour son âge, mais pas invincible.

Le cours des pensées de La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule s'interrompt car Tout-Le-Fait-Rire saute à pieds joints sur Jambe-Fer et ce faisant semble donner signal, les strongues partout dans la salle se jettent sur les bitches, La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule manifestement, et conformément à ses observations, est classée parmi les secondes, et on l'attrape par ses fines tresses, on la frappe, elle se défend, des tabourets, des assiettes, des restes de nourriture, volent dans toute la pièce, elle-même saisit un verre cassé et le plante, par-derrrière, dans la plus proche des têtes strongues, l'autre se retourne, éberlué de rouge, et prend pareil côté face.

Après quoi les adultes interviennent, crient et séparent, ils ont fait vite, ça n'a duré que quelques minutes en tout, puis ils soignent, il y a des bleus, des coupures, des entorses, un bras cassé, quelques dents branlantes, une vingtaine de points de suture cousus à vif, dont dix pour le strongue décousu par La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule. C'est lui, après Jambe-Fer, qui est le plus amoché.

À cause de la bagarre c'est couvre-feu, comme en période de drones, les strongues et les bitches chacun dans leur dortoir, les lumières éteintes. La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule est tête-bêche avec Destiny-Bienaimée dans leur lit, celles qui ont encore mal sanglotent, celles qui ont toujours mal aussi, les crachoteuses toussent, les siffleuses ont du mal à respirer malgré la circulation de l'air par les fenêtres du haut toujours ouvertes. Il y a tous ces reniflements-toux-crachats pendant un moment, il fait bien noir malgré la lumière de la demi-lune à travers les grandes baies vitrées, puis ça farfouille et peu à peu sortent les lampes électriques et les bouteilles, chacun son rhum arrangé à faire goûter aux autres. Les bitches sautent de leur lit et elles convergent vers la masse immobile de Jambe-Fer, sur le dos à cause de son bras en écharpe, demain on le lui plâtrera. Elle pleure comme si elle n'était pas une cheffe, elle ne l'est peut-être plus en effet après sa défaite, mais les autres ne lui règlent pas son compte, elles

la câlinent, elles la consolent. Une par une elles lui font boire une gorgée et elles lui disent un mot à l'oreille. L'autre chiale encore un moment. Quand elle a terminé, peut-être qu'elle dort, un minus se met debout et toutes font cercle autour de lui, celles qui peuvent, on prend les roulantes, celles qui sont en fauteuil, par les épaules et on les cale entre deux oreillers, on laisse Jambe-Fer là où elle est, trop douloureuse, et on lui met une couverture sous la tête, qu'elle puisse voir si elle se réveille. Les crachoteuses retiennent leurs poumons, les sifflo-teuses respirent par la bouche, La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule découvre.

Mohamed-Ali se déploie, il n'est pas aussi minus qu'il en a l'air, il paraît plus grand dans la clarté de la lune et des lampes électriques, ses longs bras maigres s'agitent et le démultiplient, l'ombre de sa touffe de cheveux remplit tout le plafond, il raconte et il scande.

Une histoire qu'il a vue autrefois, une histoire d'amour vrai, du temps qu'il était guetteur et qu'il s'ennuyait à scruter le paysage, à regarder au-delà du ter-ter, rien à foutre le taga-tag, alors ce jour-là il a vu, sur une colline voisine, une petite locomotive, des wagons tendrement attachés derrière elle, son fidèle tender en premier, la fosse pleine à ras bord du charbon le plus noir, le plus luisant. Mohamed-Ali secoue la tête et il danse lentement, et les bitches réunies autour de lui dodelinent de la tête au même rythme, celle de Jambe-Fer est trop douloureuse, elle bouge les doigts de son pied valide de sous la couverture, Mohamed-Ali a une voix douce et il continue, la petite locomotive, la colline. Et puis les wagons se détachent, sauf le tender, ils s'ébrouent et ils basculent paisiblement, ils descendent le flanc de la colline à leur rythme, chacun suivant une voie invisible dans l'herbe drue, ils s'égaillent dans

la plaine et font leur chemin librement, et la petite locomotive fume, elle envoie dans le ciel des nuages de bonheur. Le récit devient mélodie, Mohamed-Ali bouge, les enfants s'endorment et restent sur les matelas posés au sol, au milieu des oreillers, les corps enchevêtrés les uns aux autres. Quand il se tait il s'endort aussi.

Le petit bouton d'uniforme doré repose sur un tapis de terre humide. Les frondaisons sont hautes et denses, la lumière n'accroche pas sa surface. On le voit à peine, son brillant d'apparat déjà terni par le pas terreux d'un homme. Sans le voir il a marché dessus, l'a enfoncé un peu plus dans le sol. Autour, d'autres hommes courent, écartent et accrochent des branches. Ils soufflent et ils suent. Le bouton reste là, immuablement froid, nul homme ne le réchauffera plus au creux de sa paume. Les feuilles autour de lui sont un cortège glacé, elles l'accueillent et le recouvrent, l'entraînent dans leur nuit.

Ils sont deux à courir éperdus dans cette forêt qu'ils connaissent mal, ils savent qu'ils seront rattrapés et ils ont peur. Ils sont en uniforme bleu, le plus grand a sa veste déchirée et saigne de la joue, éraflée par une ronce ou une branche solide. Ils ne voient rien ni personne d'humain, entendent des craquements, des voix rauques, des ombres et du mouvement. Ils sont dans un cauchemar, ils sont gibier.

Les deux hommes avaient fière allure en entrant dans le bois, leur uniforme de garde forestier leur assurant œillades galantes, au village. Ils viennent d'ailleurs, ne parlent pas l'argot d'ici, s'en moquent bien. Ils disposent d'un beau salaire, payé par le gouvernement provisoire, payé par les maîtres des forges, leurs enfants iront à l'école, ils quitteront la forêt, la montagne, ils iront à la ville. Eux-mêmes finiront sur un lopin de terre. On leur demande seulement de faire valoir le code forestier, d'empêcher les bergers de laisser paître leurs bêtes, les villageois de ramasser du bois, de chasser.

Les gardes forestiers, sans se concerter, cessent de courir. Ils sont fatigués, ils ne savent pas où aller, pas de refuge pour eux ici. Ils ne peuvent pas se blottir dans un terrier, se cacher derrière un tronc, encore moins monter dans un arbre. Les autres les entourent et les pressent. Ils s'arrêtent, ils scrutent, ils marchent encore un peu, entrent dans une clairière. Au moins un peu de lumière.

Dos à dos, les gardes forestiers sont au centre de la clairière, pour se protéger et se rassurer, se réchauffer aussi, peut-être, encore qu'avec la course leur sang circule en jets brûlants. Les silhouettes sont à la lisière, elles sortent de la forêt et les entourent, se rapprochent. Le plus étonnant, ce sont ces robes de femmes sur leurs poursuivants, des hommes pourtant ainsi déguisés en demoiselles, larges chemises blanches, plus encore que les perruques et les foulards. Mais nulle envie de rire, car les visages noircis au charbon sont effrayants et les mains tiennent d'épais bâtons. Le plus petit des gardes roule des yeux, cherche un repère connu, un regard ami ou compatissant. Il n'accroche que le clair-obscur des arbres, il aspire une goulée d'air, les coups pleuvent et brisent son corps.

Au matin une douce musique retentit, un antipode des sonneries d'alerte auxquelles ils sont trop habitués. Le haut-parleur principal est situé sous l'enseigne qui donne son nom au lieu, Les Enfants de Melkisédék, mais personne ne dit comme ça, tout le monde simplifie en la Colonie. Ses habitants disposent d'une quinzaine de minutes avant que les adultes ne s'emparent du lieu. Les baies vitrées sont ouvertes en grand pour chasser les odeurs, les couettes et les oreillers volent, les matelas se remettent d'aplomb dans les sommiers, les bouteilles sont cachées. On se bouscule à la douche, on aide les souffrants ou les estropiés à s'habiller.

La nuit on peut tout faire mais rien ne doit transparaître le jour, quand arrive à la porte un adulte, La-Femme-Quand-Elle-Parle-Elle-a-Les-Yeux-Qui-Brillent, ou L'Homme-Il-Sait-S'Amuser-Avec-Un-Bout-De-Craie, à plus forte raison la directrice, même largement souriante et voix chantante. On l'appelle La-Femme-Quand-Elle-Rigole-C'est-Une-Cascade.

Alors il faut descendre l'escalier du bâtiment des dortoirs, traverser la cour, suivre en file indienne jusqu'au bâtiment principal et au réfectoire. Il est grand comme les deux grandes salles de classe qui l'entourent, ces trois pièces placées au centre d'un dispositif de panneaux de bois amovibles, de vitres immenses. Les cloisons peuvent basculer et s'ouvrir, les enfants ainsi sont presque à l'extérieur. L'air, le soleil, doivent passer, laver les poumons et les gorges malades, fortifier les bien portants, chasser les mauvais rêves. Tout est de plain-pied. Les salles de classe, les deux grandes et les plus petites, sont aussi largement vitrées et lumineuses. Si possible on fait cours dehors. La forêt est proche, ses premiers arbres ombragent la cour. L'été les enfants quittent les dortoirs et dorment dans des tentes, sous les premières frondaisons. Elles se fondent dans la végétation, en deviennent minuscules, invisibles, inexistantes.

Nul ne sait plus exactement le projet initial de la Colonie, mais il est gorgé d'arbres, de plantes, d'air, de soleil. Des architectes, des pédagogues et des médecins ont réfléchi et travaillé de concert. Ils ont déterminé le lieu, à la lisière arrondie du bois. On dirait une vaste clairière bordée de verdure en son nord seulement. Le village le plus proche semble lointain, inaccessible à l'œil, même si la route y conduit en peu de temps. Les leçons ont lieu le matin, puis l'après-midi les enfants ont quartier libre. On les encourage à découvrir la forêt, ou bien à travailler au potager. Certains se rendent jusqu'au village. Ils traversent le potager, dépassent les serres, les champs d'éoliennes, les champs cultivés, puis ils y arrivent et trouvent à s'occuper. Pas très loin de la Colonie sur un talus qui surplombe ils regardent les trains passer, ils sont de toutes les formes, de toutes les couleurs, ils sont proches mais ils roulent et ils ne s'arrêtent jamais.

Aucun adulte ne fait la visite à La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule. Elle profite des après-midi pour découvrir ce qui entoure la Colonie, aux heures où tous les enfants vaquent. Elle vole des tomates dans le grand potager. Elle évite la machine à combustible au bruit intense. Elle traverse les champs d'éoliennes, puis les champs de blé, de maïs et de betteraves, elle arrive presque à l'entrée du village mais n'y pénètre pas. Destiny-Bienaimée l'accompagne, ou d'autres bitches, Brille, Peur-Patience, Furette, Trogne, Mohamed-Ali. Parfois les strongues décident des expéditions punitives et il faut se cacher. Ils se peignent le visage en bleu et ils courent, ils traquent, ils ululent quand ils trouvent une biche et tabassent.

Telles sont les affaires de jour mais le soir chacun rentre au bercail.

En fin d'après-midi, très exactement quand le soleil décline, l'ombre du bâtiment rejoint celle des bois et alors vraiment il semble appartenir à la forêt, il semble possédé, une langue noire qui le rattrape et l'engloutit. Les enfants les plus jeunes frissonnent, leurs aînés cachent mieux leur angoisse sous les blagues et les forfanteries. À ce moment ceux qui jouent loin se rapprochent, les minots se pressent. Ils craignent les monstres des contes, les animaux dévoreurs d'enfants, même ceux pour qui le mal douloureux se niche dans leur pauvre poitrine. Ce moment-là est une trêve, il y a peu de batailles, les strongues et les bitches se retrouvent autour de leurs tables respectives dans le réfectoire.

Les charbonniers veillent autour de leur meule, monticule d'argile et de terre, dans laquelle le bois longuement se consume. Ils sont sales de cendres et de suie, noircis et puants. Ils savent comment chauffer le bois, puis le transporter jusqu'aux forges dans leurs charrettes immondes. Abrutis de fumée, ils ne voient pas les demoiselles qui surgissent et les entourent.

Darnert, le chef des bergers, le chef des demoiselles, lève son bâton sur un charbonnier malingre. Il lui donne des coups sur les jambes, l'autre geint. C'est un gars du pays, les frusques de femme, le noir sur le visage, peu importe, il reconnaît Darnert, il lui pleure des supplications au visage, en l'appelant par son nom. Le berger lui défonce le crâne, à gros bouillons rouges sur tout ce charbon.

Les autres charbonniers se dispersent dans la forêt, ils pensent tirer cachette de son épaisseur, des trous sous des rochers, des buissons touffus. Mais les bergers les débusquent

de leurs longs bâtons, ils les rattrapent un à un et les laissent pantelants. Un seul, plus jeune, plus vigoureux, leur échappe encore. Il ne sent pas les griffures, les branches qui heurtent ou déchirent, il court silencieusement. Il est presque surpris d'en sortir quand il arrive à la Colonie, diable noirci échappé du bois, il a un bref cri de triomphe, vite étouffé car les demoiselles arrivent, elles le rattrapent dans le potager. Elles sont cinq, il halète et attend, au milieu des plants de rhubarbe, le charbonnier regarde les larges et rondes feuilles et il pense aux tartes délicieuses, autant finir avec du bon dans la tête. Puis il se jette, empoigne une demoiselle, les autres l'en arrachent, le mettent à terre, le fracassent. De nombreux enfants se sont rassemblés, ils observent le passage à tabac, certains crient ou pleurent un peu, la plupart ne disent rien. Quand les demoiselles partent, le charbonnier reste étendu un moment, puis il se lève, chancelant, regarde autour de lui, essuie un peu le sang et boite en direction du village. On peut suivre son chemin et celui des demoiselles à la trace des légumes abîmés.

Brille a vite compris le changement, depuis qu'il n'a plus ses parents. Tout ce qu'il avait de beau est devenu laid. Les teintes mêlées, châtain brun ou clair, de ses cheveux, dans lesquels ils passaient leurs mains, sont motifs à sobriquet, le premier qu'il a eu, Bicolore. Son nez qu'ils embrassaient a, il s'en rend compte maintenant, l'aspect brut d'une patate. Ils n'ont pas connu ses boutons, ils ne les auraient pas empêchés de le serrer dans leurs bras. Ses lunettes, qu'ils réajustaient avec tendresse, l'appelant doucement mon petit savant, lui valent le surnom définitif qui a supplanté Bicolore, à cause des reflets, ou des yeux souvent mouillés mal dissimulés par les verres.

Alors il va au pied des éoliennes trouver ce qu'il reste de beau dans sa vie. Il aime leur tronc élancé, leurs pales majestueuses qui fouettent et fouettent sans s'arrêter. Elles sont là pour toujours, inébranlables, capables de résister à des tapis de bombes. Brille se niche dans leur ombre, il prend des biscuits et du jus de pomme, ou du rhum, il entend le bruit de

vent que font les pales, c'est un vacarme doux, il réfléchit, il dort, il pleure.

Il est fier de cet emplacement, il veut le montrer à La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule, il est heureux de l'emmener sur ce qui se rapproche le plus, ici, de son territoire. Avec eux Destiny-Bienaimée, Trogne, Mohamed-Ali, qui discutent et qui rient. Il y a aussi Chien, il est comme l'animal, il ne sait pas parler mais il comprend tout, son nez est humide. Brille fait la roue pour imiter les éoliennes, il tombe au plus près des brins d'herbe. Il n'a plus sa vraie famille mais il a retrouvé une mif, il parle fort et il parle trop, il les appelle *kho*, il leur dit à chacun, l'un après l'autre, *je t'aime, Chico*. Ça fait longtemps qu'il n'a plus dit qu'il aimait. Trogne a du mal à rouler sur l'herbe mais elle fait tourner son fauteuil, très vite, de plus en plus vite, elle tourbillonne, elle est ivre de sa propre vitesse.

Destiny-Bienaimée sort le rhum arrangé, c'est son bananebergamote, les bergamotes sont arrivées dans un colis, personne n'en voulait au moment de la distribution, sauf elle. Elles ont disparu, fondues dans l'alcool.

Quelqu'un sort un joint et ils font passer.

La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule rigole, elle fait tourner l'alcool dans sa bouche pour bien imprégner, puis ça coule dans sa gorge et ça fait chaud. Ensuite la fumée, c'est rauque, elle tousse. Elle est bulle. Ils sont tous bulle. Ils s'allongent et ils regardent le ciel, découpé à intervalles réguliers par les pales. Ils ont tous un truc à oublier, ça fait du bien de ne penser à rien.

Mohamed-Ali se lève d'un coup, il scande et raconte, c'est rare, de jour. Il est heureux alors c'est une histoire joyeuse, il parle des empreintes dans le sol, des traces de pas enfoncées des dinosaures, des traces régulièrement disposées, des

traces non pas de fouisseurs pour chercher de la nourriture, non plus des traces d'enlissement dans la boue. Il faut imaginer les dinosaures avec des plumes, il dit, il faut les imaginer comme des oiseaux dont ils sont les ancêtres. Leurs traces de pas sont des pas de danse, des parades nuptiales, une danse amoureuse de géants, de dinosaures bipèdes, les iguanodons dansent, les abélisaures dansent, les pachycéphalosaures dansent, les vélociraptors dansent, les tyrannosaures dansent, les plus méchants de tous les animaux, les plus féroces. Tous les enfants se lèvent à cette évocation, La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule se met à danser, une danse d'ours, à pas lourds, une danse d'oiseau, gracieuse, une danse de dinosaure. Mohamed-Ali raconte encore, les oiseaux ne dansent pas seulement, ils chantent, il faut imaginer les dinosaures danser et chanter, et ce faisant leur monde devait trembler, le sol puissamment heurté devait résonner d'amour, de leur voix et de leurs pieds.

Tout ça c'est trop beau, tout ça c'est le monde ou rien.

Brille frotte ses yeux sans ôter ses lunettes, quand il les rouvre c'est le chaos, Tricératops a surgi de derrière un fourré, foncé la tête la première dans le ventre de La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule, il l'a pliée en deux, elle gît à moitié assommée, c'est sa spéciale, il n'a pas de cornes mais la tête aussi dure que l'animal de la préhistoire. Ils sont six strongues qui tapent de concert, Tricératops, Tout-Le-Fait-Rire, Kevin-Prince, Bouffe-Crotte, Galeux et Pichichi. Trogne est jetée bas de son fauteuil, Destiny-Bienaimée coup-de-tête-balayette, personne ne touche à Mohamed-Ali, ou bien il court, Brille ne comprend pas bien. Lui-même se précipite vers le tronc de l'éolienne et il grimpe à l'échelle, il voudrait enchaîner les barreaux mais une main agrippe sa cheville, il tombe lourdement,

il est rossé, Trogne est rossée, Chien est rossé. La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule se prend des coups de pied et des coups de poing, le coup de tête dans l'estomac l'a laissée sans force, ils essayent de lui taper dans la schneck, mais elle a encore assez de conscience pour se recroqueviller, monter ses genoux sur son ventre, ses mains sur sa tête. On l'a déjà battue et elle sait comment faire.

Quand plus personne ne bouge ça n'est plus très drôle, les autres arrêtent et s'en vont.

La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule se relève la première, passé le souffle coupé dans le ventre ça va bien. Elle donne la main aux autres, Brille a un verre cassé, le fauteuil de Trogne n'est pas abîmé. Chien fait son air de chien battu, c'est approprié. Mohamed-Ali a disparu.

Ils reviennent vers la Colonie.

J'espère c'est La-Femme-Quand-Elle-Parle-Elle-a-Les-Yeux-Qui-Brillent elle va nous soigner, elle dit Destiny-Bienaimée, alors ils sourient tous. Avant d'arriver ils relèvent leurs t-shirts pour comparer leurs marques. Sur La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule et Destiny-Bienaimée les bleus ne se voient pas trop, c'est parce qu'on est noires, elles disent en rigolant. Brille en revanche est marbré de bleu et de vert. Trogne gonfle du visage mais ça ne lui fait pas une tête pire que d'habitude. C'est l'avantage d'être moche quand on se fait taper.

Fais belek, tu peux rien tenter contre les strongues, ils sont trop forts, elle dit Jambe-Fer. Regarde-moi j'ai essayé et voilà.

Depuis son combat contre Tout-Le-Fait-Rire, Jambe-Fer est allongée, fiévreuse. Elle a mal au bras et à la tête. Elle a enlevé sa prothèse qui frottait contre le moignon et la faisait saigner. C'est dur de faire l'obscurité ici, mais les bitches ont obstrué les vitres comme elles ont pu avec des draps, des couvertures, pour la protéger de la lumière. Elle n'est plus leur cheffe mais elles l'aiment.

L'Ancêtre est plus âgée que les autres bitches, au moins quinze ou seize ans, elle n'a pas de bras ni de jambes, mais elle a ses yeux et sa bouche pour raconter. Elle dit, il y a toujours eu des groupes à la Colonie, mais c'était plus équilibré. Il y avait pas les strongues et les bitches, il y avait pas les filles et les garçons. Il y avait des bagarres et des querelles de chefs mais c'était pas dur comme ça.

La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule secoue la tête, elle dit ça peut changer, ça se passera pas comme ça. Elle a l'air déterminée mais elle est petite et nouvelle alors Cramée se met devant elle, les cicatrices violettes de son visage lui donnent l'air toujours en colère, elle fait peur mais l'autre ne cille pas, elle lui rend son regard et Cramée parle de sa bouche sans lèvres, t'es pas notre cheffe, elle dit, te la pète pas comme ça, t'es une rien du tout, ta tête elle est noire on dirait t'es plus cramée que moi la Cramée, alors ferme ta gueule, *blafeulmok*, tu dois faire tes preuves. Ensuite elle parle aux autres, moi je le connais, Tout-Le-Fait-Rire, j'étais dans son groupe avant qu'il soit chef, je peux lui parler, si on fait des choses pour eux ça sera moins dur.

Elle dit ça et elle pousse La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule de la main à plat sur la poitrine, elle pousse et elle pousse et elle veut la faire déclencher. La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule la regarde droit dans les yeux et elle sourit, et elle ne dit rien, et puis d'un coup elle lui prend le poignet, elle le tord, elle la retourne, comme ça elle la tient, le bras de l'autre plié dans son dos que ça fait un mal de chien, Cramée ne peut plus bouger et elle s'en veut de s'être fait avoir, elle ne sait pas d'où l'autre sort cette technique, elle ne peut pas deviner, ça vient de son père qui l'aimait fermement et brutalement.

La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule parle doucement entre ses dents, elle dit je suis rien mais je suis plus que toi, tu pleures, hein, ça fait mal, tu vas ramper ou je te casse le bras. Elle dit toi grosse tu seras ma bitche parmi les bitches. Après, elle la lâche et la jette sur un lit, l'autre se masse le bras, elle a mal.

Les bitches regardent La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule, ce n'est pas leur cheffe mais elle les impressionne, c'est sûr.

Sur un mur abîmé, près du chemin vers le village, au bord du champ des éoliennes, ont été peints des mickeymouse méchants. Ils ont le sourire sadique, crocs apparents, ils pointent qui les regarde de leur doigt ganté. Il y a écrit sous eux : *I want you to kill civilians*. À chaque fois qu'elle pousse son fauteuil à proximité, Trogne a son rituel. Elle s'arrête, elle tend la main, paume ouverte, elle recueille les mickeymouse, ils sont toute une famille, elle les prend tous puis elle les met dans sa poche. Là ils ont chaud, ils n'ont plus peur, ils ne sont plus menaçants, elle leur donne du fromage et des graines. Elle les fait boire. Elle leur parle. Elle les protège. Elle les ramène à la Colonie.

Quand elle a sa famille de souris dans la main, impossible de la lui faire desserrer. Des strongues la chopent toute seule et lui demandent d'ouvrir sa main, ils veulent savoir ce qu'il y a dedans. Ils sont plusieurs strongues autour d'elle, deux ont mis les pieds dans ses roues pour l'immobiliser, un lui

tient le bras, l'autre la tête pour éviter qu'elle ne morde, trois essayent de lui ouvrir la main, elle ne veut pas, elle s'obstine, elle dit *yema* entre ses dents. Finalement Tout-Le-Fait-Rire glisse un bâton dans l'espace entre le pouce et l'index, il fait levier, elle saigne un peu. Les strongues sont déçus, ils ne voient rien, ils ne comprennent pas son obstination. Pour la peine ils renversent son fauteuil, Trogne est par terre, sur le ventre, elle pleure. Elle pense aux petites souris qui courent, perdues, elles se réfugient dans le fossé, dans les recoins, dans le moindre trou.

L'idée c'était la totale autonomie des enfants, les éducateurs habitent dans une petite maison à côté, les professeurs viennent de la ville la plus proche, en passant par le col, en traversant le village, et repartent chaque soir. On leur apprend à lire, à écrire, un peu de littérature et des maths et des sciences, et puis aussi des choses pratiques, sur les carburants, la couture, le charbonnage, les herbiers. On leur apprend les consignes de sécurité, quoi faire quand sonne l'alarme, quand ça bombarde, quand ça tire, s'il y a des blessés ou des morts, on leur montre comment mettre les masques à gaz si c'est toxique, tout ça les fait rire parce qu'ils ont l'expérience et ils sont ensemble, ils se croient plus forts. Ils ont déjà pas mal perdu alors qu'est-ce qu'ils risquent. Ils ne croient pas qu'on va les attaquer, ils n'ont pas d'intérêt stratégique.

Dans les cours, strongues et bitches sont mêlés, les groupes se font par âge ou par niveau. Les plus handicapés ne peuvent pas tout faire, les profs les prennent à part. Dès qu'il fait beau

les cloisons basculent et les cours sont en plein air. Les pensionnaires de la Colonie peuvent se lever quand ils le veulent, discuter, ils sont libres de ne pas suivre ce que dit l'enseignant. Il faut les laisser s'exprimer, on dit souvent. Ils apprennent quand même des trucs, ceux qui s'accrochent.

Il y a les heures de cours, peu rigolotes, et puis il y a les activités. En général ils adorent. La-Femme-Quand-Elle-Parle-Elle-a-Les-Yeux-Qui-Brillent leur apprend à dessiner, à peindre, elle leur lit des poèmes et ils en composent. L'Homme-Il-Sait-S'Amuser-Avec-Un-Bout-De-Craie leur apprend des jeux, il les déguise. Avec la directrice, La-Femme-Quand-Elle-Rigole-C'est-Une-Cascade, c'est pâte à modeler, fabrication de machines, électricité. Franck-Ribéry et La-Femme-Elle-Est-Costaud sont les éducateurs sportifs : foot et jeux de balle pour lui, sports de combat et athlétisme pour elle. Il y a aussi des bassins pour les jeux d'eau et c'est joyeuse bousculade, strongues et bitches mêlés, on s'arrose, on saute, on boit même s'il ne faut pas. Le kiné est là pour les estropiés, les amputés, rééducation, massages. Les irradiés, les gazés, ont droit au caisson hyperbare, une heure dans une cabine, on dirait un sous-marin, masque sur le visage, pression qui augmente. Ils en ressortent, ils sont un peu ivres, ils essuient leur nez qui saigne.

Il y a rarement des sorties en forêt. Les arbres ont la taille d'immeubles. Les animaux font des bruits. Les chemins sont encombrés de ronces, mal entretenus. Les enfants aiment et ils ont peur à la fois. L'Ancêtre dit que certains y ont disparu. Elle cite un nom, l'enfant-rasta. Elle l'a connu, on ne l'a jamais retrouvé.

Quand il y en a un qui crie moulon c'est moulon. Moulon sur untel. Il peut y avoir moulon sur un strongue ou une biche, indifféremment, mais quand même plus souvent sur les bitches. On dit moulon sur Brille, par exemple, il enlève vite ses lunettes, il les file à un copain, s'il peut, il ne cherche même pas à courir, ce n'est pas la peine, il attend, il met ses bras autour de sa tête, les autres arrivent, ils le tapent, coup-de-tête-balayette, une fois mis à terre les pieds remplacent les poings, ou alors ils se jettent, ils l'écrasent. L'idée du moulon c'est quand même de ne pas y aller trop fort, ne pas lâcher complètement les coups, il faut taper pas casser. Il y en a quand même, emportés par l'élan, qui oublient et ils y vont joyeusement, ils prennent de l'élan, ils ajustent, ils cognent. Certaines victimes se débattent, se défendent, essayent de s'échapper. L'effet est de prolonger le moulon, de le rendre plus âpre, plus violent. Le seul moyen de l'empêcher c'est d'aligner les deux premiers qui arrivent, les ajuster et les descendre d'un coup, bien placé,

ça peut faire réfléchir les autres, ça peut couper le moulon avant qu'il n'ait commencé. Alors on évite de lancer moulon contre un trop costaud, un trop méchant, il faut choisir un plus faible, un qui attend en tremblant, c'est plus sûr. Les moulons les plus réussis, l'autre ne se relève pas tout de suite, parfois on l'attache à un poteau par les manches de son pull, on lui baisse le pantalon, ou lui retourne le sweat sur la gueule. Ou bien on lui frotte les oreilles ou le crâne avec le poing. Quand ça saigne un peu on lui dit frérot je t'ai refait la gueule paysage, ou bien ma sœur je t'ai mocheté la face. Ça varie quand même, pas toujours les mêmes, mais quand il y a moulon ça peut s'enchaîner, un moulon appelle l'autre, un moulon, deux moulons, trois moulons. Les éducateurs arrivent trop tard. On a rarement vu une telle masse d'enfants se déplacer si rapidement, la Colonie devient un bateau, de tribord à bâbord d'un seul coup pour faire porter tout le poids d'un seul côté de la quille.

Darnert a ôté ses habits de femme. Il lave son visage noir de suie à grande eau, celle glacée du ruisseau. Il est le chef des bergers et il défend sa forêt. Les nouveaux décrets du gouvernement voudraient le priver de son usage. Les maîtres des forges coupent les arbres pour leur charbon de bois, pour chauffer le métal sur lequel tape sans relâche le martinet, pour alimenter les nouveaux trains à vapeur, pour les revendre à tel ou tel chef de guerre. Au village, les maîtres et les gardes, les ouvriers de la forge, paradent et parlent haut. En forêt, Darnert et les siens sont chez eux. Ils revêtent habits de femmes pour mieux humilier ceux qu'ils rossent, ils mènent leur guerre des demoiselles.

Là où paissent ses bêtes, au-delà de la forêt, Darnert est armé pour défendre ses troupeaux. Il y a des bêtes sauvages, et tellement de convoitises pour la bonne viande gratuite. Dans la forêt il préfère les bâtons, sauf pour la chasse. Quand il se rend au village, il se déleste des fusils, des couteaux,

il ne garde sous l'aisselle, discrètement, qu'un petit revolver chargé. Sa chemise est sombre et bouffante. Il vernit ses chaussures. Il rase le poil d'ours de ses joues. Il va au village pour le commerce ou pour sa mère. Et surtout, depuis quelque temps, pour Esclarelys. Elle est la plus belle des filles du val, sa fiancée. Elle porte une robe bouffante brodée de fleurs, couleurs vives, jaune, bleu, vert. Sur sa tête la coiffe blanche, noir et or.

Le village remonte de la vallée encaissée et s'accroche au flanc de la montagne. Le gros du bourg est situé au bas des pentes, compact, au contact des premiers champs. Les maisons y sont imposantes, décorées de colonnes nervurées ou fleuries. La plus belle a autour de son porche des atlantes, c'est celle de Kylian PetitCœurCouronné, le maître des forges. Les maisons des plus gros commerçants, celle de l'officier de la garde, quelques autres, tentent de rivaliser, stucs, grilles de fer forgé, blason sculpté. Elles donnent sur la place principale, ornée en son sein du monument du Progrès. Ici se passent les foires, les fêtes, les discours, les exécutions publiques. Il y a aussi la maison de Dieu des christian et dans une rue derrière celle des muslim, plus petite.

Au-delà le village se fait moins dense, les maisons plus modestes, les rues tortueuses. Elles suivent la pente, s'épuisent à monter et se terminent, de fatigue, après les dernières demeures, cessant d'un coup ou se transformant en chemins de terre perdus dans la végétation. Les maisons des hauts sont malingres, leurs façades s'effilochent dans une décrépitude terne. De larges avancées vertes les isolent, les encerclent, pénètrent leurs jardins, fissurent leurs murs. Un géant a joué aux dés et jeté des cubes au hasard de la pente, de façon irrégulière.

La mère de Darnert habite une des maisons des hauts, la dernière, la plus proche de la montagne. Quand il vient la voir, s'il est recherché, Darnert sait qu'il n'aura pas de mal à s'enfuir. Un soupirail de la cave donne sur un tunnel végétal, il peut ramper sous les feuilles, invisible. Les parents d'Esclarelys vivent dans le même chemin, petite, elle jouait avec Darnert dans la pente, ils se couraient après, abîmant leurs genoux quand ils étaient emportés par leur vitesse. Ils ont déchiré leurs habits dans les ronces, observé les cerfs, les renards, les sangliers sortis des bois. Les jours de pluie, leur rue faisait torrent et ils le défiaient, au mépris du danger.

Elle surgit quand il ne s'y attend pas, elle aime le surprendre, elle l'embrasse, et elle sort de sa musette une bouteille de bon vin. Ils vont chez lui, chez sa mère, dans sa chambre d'enfant. Ils s'embrassent et ils boivent, ils font l'amour joyeux, ils font l'amour saouls, sans retenir ni gestes ni baisers. Emmène-moi, elle lui dit, emmène-moi loin de ce village, de cette montagne. Darnert sait châtier les gardes, les charbonniers. Il sait commander aux autres bergers. Il embrasse et il fait l'amour pas trop mal, il en est sûr. Mais il ne sait que répondre à Esclarelys, il ne peut rien lui promettre, rien lui dire. Il frissonne. Elle aime son odeur de la forêt, une odeur de danger, de défi, une odeur de bête, une odeur d'ailleurs et d'autre chose. Il s'est pourtant bien frotté et lavé, et il ne peut rien lui proposer.

Parmi les divers cours, il y en a un qui passionne La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule : celui de la Botaniste. Trogne y nettoie les roues de son fauteuil, Galeux et Pichichi bavardent, Destiny-Bienaimée dort la tête entre ses bras. Tout-Le-Fait-Rire règle avec Espoir des histoires de strongues, il partage ses soucis de chef avec son lieutenant. La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule note sur son carnet, tout ce qu'elle apprend sur la forêt.

À basse altitude c'est une forêt de chênes et de châtaigniers, de peupliers aussi. Le chêne, c'est l'arbre majestueux. On dit que Saint Louis rendait la justice sous son chêne, dans le bois de Vincennes. Il rendait des jugements dignes de Salomon avec des bébés coupés en deux. Un arbre impressionnant, c'est sûr.

Quand il fait chaud et sec on entend le bruit du train de loin, ça gronde et ça tchouke, alors il y a toujours un enfant pour crier on y va, et ils y vont, ils se précipitent, que ce soit courant roulant ou claudiquant, ils finissent par s'entasser au pied du talus, les plus trompe-la-mort grimpent, se tiennent trop près des rails, les éducateurs gueulent mais on ne les entend pas dans ce fracas, les enfants crient, plus le train est long, plus c'est bon, il y a des petits tortillards, des interminables, aucun ne fait le même bruit mais tous font du bruit, un bruit génial, ça coince, ça crisse, ça fuse, ça change, ça chope au ventre et ça fait frissonner. Les trains il n'y en a jamais deux pareils, les couleurs sont différentes, les formes des wagons, il y a des trains colorés de fret ou de marchandise, des wagons blindés de soldats, des locomotives à l'air pointu et méchant, des carrées, il y a des wagons évidés de transport de véhicules, c'est encore mieux avec les véhicules.

Les gamins font coucou, ils jettent des mottes de terre, des pierres sur les trains blindés pour que ça rebondisse, hyper vite, et bien plus fort, augmenté par la vitesse du train, c'est un jeu supplémentaire, il faut éviter le projectile, sauter et pousser. Même ceux qui prennent le caillou rigolent, ils ont le front ouvert, une dent cassée, un gros bleu sur l'épaule, ils s'en foutent, ça vaut bien le coup. Les trains de soldats répliquent parfois, ils tirent en l'air.

Un jour y en a un qui va y passer, il dit L'Homme-Il-Sait-S'Amuser-Avec-Un-Bout-De-Craie à La-Femme-Quand-Elle-Parle-Elle-a-Les-Yeux-Qui-Brillent, il se fera happer par un train, il va finir en morceaux, ça sera trop tard, ça sera dégueulasse, d'accord ils en ont vu ces mômes, mais un copain en charpie, que ce soit un obus ou un drone ou un train, c'est toujours bien choquant, je ne crois pas qu'on s'habitue à la mort, je le vois bien que c'est un jeu, ils se croient immortels et pourtant qui peut se croire immortel à notre époque, et eux encore moins que les autres, c'est presque beau qu'ils gardent ce truc de l'enfance de ne pas penser à leur propre destruction, leur propre anéantissement, finalement ça me rendrait presque optimiste, ces jeux au bord de la voie ferrée, si j'avais pas peur pour eux. La-Femme-Quand-Elle-Parle-Elle-a-Les-Yeux-Qui-Brillent ne répond pas, elle crie, elle leur dit de s'écartier, de faire attention, elle en tire certains par la manche, elle contrevient à ses principes, ne pas les toucher, ne pas faire usage de la moindre force, contre eux, et ça ne marche pas, ils se dégagent, elle les a à peine freinés, ils y retournent et ils rigolent.

Mohamed-Ali aime bien les trains, lui aussi, mais ce jour-là il a prévu de les emmener dans un endroit secret, pas si secret que ça en définitive, ils découvrent en le suivant, il y a Brille, Destiny-Bienaimée, bien sûr La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule,

et puis Trogne, son fauteuil ne passe pas partout mais ils la poussent, ils la cahotent, elle rebondit ou elle verse sur les cailloux, quand celui qui la pousse sent que ça tangué il appelle, les autres viennent, Trogne se rétablit de justesse ou elle tombe sur eux. Finalement ils arrivent à l'endroit, c'est un pont, l'ancien pont de l'autoroute, avant qu'elle ne soit coupée par des bombes, ça fait des colonnes majestueuses, des fissures, le béton craque, il est couvert de vert par endroits mais garde sa couleur grise. Ils connaissent déjà mais Mohamed-Ali a choisi l'heure pour la lumière, il leur fait voir le lieu de nouveau, il a préparé, ou ça lui vient, et il scande :

Ouais pont de l'autoroute

Tu fais ton dur tu es tout en béton

Sur toi il y avait des sirènes qui passent

Et pas les sirènes d'Ulysse de vraies sirènes de la police

De l'ambulance

Des pompiers

Ouais pont de l'autoroute

Tu es béton mais tu es un tendre

Les voitures ne te parcourent plus

Tu vieillis et à travers tes rides

L'eau s'infiltré

Tu pleures gris

Tu arroses les petites maisons les êtres humains

Ouais pont de l'autoroute

Tes piliers, c'est des arches de notre Atlantide

Si un jour tu disparais

À part les immeubles et les prières

Ici c'est toi le plus proche du ciel.

Ils ne regrettent pas d'avoir raté le train, ils restent là encore un moment, ils regardent le coucher de soleil sur le

pont d'autoroute, ils pensent, ils somnolent, Trogne nettoie ses plaies. Il y a une ronce prise dans sa roue et elle tire, elle plante les épines dans sa main et ça fait de petites plaies régulières, un petit chemin de fer rouge.

Franck-Ribéry a décidé qu'il y aurait un match cet après-midi. Tout le monde participe, c'est la règle, même l'Ancêtre qu'on sangle sur une chaise haute de tennis, un sifflet à la bouche, pour faire l'arbitre. C'est un grand cri de joie, stronques et bitches, le ballon sublime les rivalités, il les exacerbe. Avant de commencer il leur passe des vidéos de vieux matches, tous dans la salle commune du réfectoire, sur écran géant : des dribbles et des buts, des tacles. Son préféré, Franck Ribéry, du temps qu'il était à l'OM, au Bayern. Il est parti avec le ballon et on ne l'arrête plus, il passe un joueur puis deux puis trois, dans un petit périmètre il fait ce qu'il veut, il chaloupe le ballon, un coup à droite, un coup à gauche, et quand il marque il a un sourire perpendiculaire à sa cicatrice, il serre le poing et il rigole. Il y a des vidéos où il s'embrouille et ce sont les préférées de Franck-Ribéry, sur l'écran le joueur fait des mouvements de menton, il donne des petits coups de front, le joueur de la Lazio en face s'écrase, le joueur du PSG baisse la tête,

il y a carton rouge, il sort, tant pis, tout le monde l'acclame dans le réfectoire, les enfants couturés-balafrés deux fois plus que les autres. Sur l'écran Franck Ribéry crie de joie, la gueule grande ouverte sur ses dents tordues, et dans la salle Franck-Ribéry hurle lui aussi, il dit je l'ai connu, il a été mon entraîneur. Franck-Ribéry a commencé une carrière, il aurait pu être joueur de foot, il en parle souvent, si un éclat d'obus n'avait pas sectionné son pied droit.

On reconnaît les limites du terrain, à la limite du champ des éoliennes, et puis c'est la distribution des maillots. Il y en a trois jeux, du Wu-Chan Superstar, du Tout-Puissant Mbenze et de Al-Attahid, pas assez de chacun pour faire une équipe, alors on panache, les rayures noir et blanc du Wu-Chan avec celles rouge et or d'Al-Attahid, contre le rouge vif du Tout-Puissant. Le terrain est mal aplani, il y a des touffes d'herbe, des trous. Les cages sont des sacs posés comme des poteaux, pas de filet, quand le ballon est tiré en hauteur l'arbitre décide si ça rentre dans les cages, les joueurs se précipitent sur la chaise haute et la secouent, on n'entend rien, parfois l'Ancêtre tombe, s'esquinte le visage, sans bras pour se retenir. Elle a une technique pour siffler puis déplacer son sifflet au coin de la bouche et parler en même temps. Elle ne peut pas sortir de cartons mais elle les annonce et Franck-Ribéry s'en charge, même quand il joue avec les gamins.

Avant le match Franck-Ribéry désigne deux capitaines, ils choisissent un par un les membres de leur équipe parmi ceux qui veulent jouer. Des fois il y a onze joueurs de chaque côté, parfois plus, pas de remplaçants sauf les fatigués ou ceux qui se prennent des coups. Puis la balle est lancée et c'est rarement un match de bien positionnés, de rigueur défensive et stratégie offensive. C'est plutôt on lance le ballon d'un côté et de

l'autre et tout le monde court après, ça fait des moulons dont la balle s'échappe en chandelle, suit des trajectoires de boule de billard entre les jambes. Franck-Ribéry gueule, il veut de la discipline, du beau jeu, il y arrive cinq minutes et puis ça repart dans tous les sens. L'Ancêtre utilise son imagination pour deviner les fautes, en fonction des joueurs restés à terre, de la proximité avec des adversaires, de leur propension à taper, de leur maladresse balle au pied.

Il y a quelques bons joueurs, Pichichi qui enfile les buts, Espoir qui court avec sa béquille, s'en sert de troisième jambe, multiplie les interceptions, les crocs-en-jambe, les coups au moyen de son ustensile. Tout-Le-Fait-Rire, bien sûr, qui impressionne. Dans les cages on met Mohamed-Ali et Destiny-Bienaimée, le premier sautille et remue les bras, l'autre est plantée, imposante. La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule aime le foot, elle y a joué sur des terrains de béton bousillés par les trous d'obus, il fallait slalomer, elle a utilisé des boules de journaux froissés entourés de papier collant, des boîtes de conserve vides, de vrais ballons parfois, vite crevés par le sol défoncé. Elle court vite. Elle change de direction en une fraction de seconde, zigzague. Elle aime tacler, la sensation de lâcher-prise, le moment où l'autre croit t'avoir passé et se retrouve finalement à perdre le ballon. Elle aime tout emporter d'un coup, le ballon et les jambes. Ça lui plaît d'avoir sauvé la balle, quitte à se déchirer les mollets ou les genoux. Saigner, ça fait partie du foot.

Franck-Ribéry lance la balle en l'air et aussitôt ça s'empoigne, normalement ça ne devrait pas, c'est un jeu de pieds, mais quand même. Tout-Le-Fait-Rire a la balle et il avale du terrain, il passe Kevin-Prince et Pipi-Culotte, échappe de peu à la charge de Trogne, elle fait pivoter son

fauteuil, le rattrape par le maillot et le percute, la balle passe sous son fauteuil, ressort de l'autre côté, version motorisée du grand pont, Tricératops s'empare du ballon et il charge, alors La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule lance sa jambe droite, la gauche repliée sous son corps, elle passe devant lui et prend la balle, le contourne et arrive derrière avant qu'il ait pu réaliser, elle se remet debout, fait une passe à Espoir.

Espoir continue avec le ballon, balance au passage un coup de béquille à Tricératops qui le suit et se tord, se tient le tibia, il a mal. La meute de ses poursuivants augmente, Lumineuse, Mâche-Fleurs, Galeux, Féline, Bouffe-Crotte. La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule lui crie *ça vient*, elle a poursuivi sa trajectoire vers le but, à l'exact opposé du terrain par rapport à Espoir, il lève la tête, l'aperçoit, prend un élan désespéré et balance la balle, de toute la puissance de sa jambe valide, il en perd l'équilibre et s'éclate par terre, une partie de ses poursuivants s'écrase sur lui, ils s'enchevêtrent et ne voient même pas la passe limpide que La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule adresse à Tout-Le-Fait-Rire, elle a fixé la gardienne et brusquement fait sa passe. Tout-Le-Fait-Rire est surpris un instant, il contrôle, marque dans le but vide.

Dans leur équipe c'est cris de joie, empoignades, embrassades. La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule et Tout-Le-Fait-Rire gardent leur contenance, se dirigent l'un vers l'autre vissés du regard, ils se checkent, ça suffit.

La partie continue et La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule virevolte, elle voltige, ratisse les ballons, les distribue, elle marque et fait marquer. Elle fait ses preuves, une nouvelle fois mais ça ne suffit pas. Ici il n'est question que de ça, faire ses preuves, les refaire, et puis encore une fois. Le

temps du match, les strongues et les bitches se mélangent, maillots du Tout-Puissant, d'Al-Attahid ou du Wu-Chan sur le dos, puis l'Ancêtre siffle une dernière fois, les tenues sont ôtées, dès la douche collective chacun reprend ses positions, sombres regards, poings fermés. Le foot c'est le foot puis tout est comme avant.

Darnert repart de chez Esclarelys et il passe exprès par le centre du village, s'attarde discuter avec des artisans, traîne devant la maison de Kylian PetitCœurCouronné. Soudain il est entouré de quatre hommes-guerre, chacun en bandoulière un pistolet-mitrailleur. Kylian PetitCœurCouronné apparaît. À sa ceinture deux colts, ils dépassent dessus sa veste, ils reposent sur le gilet serré qui fuselle sa taille en toutes circonstances, leur crosse est finement ouvragée. Il est plus âgé que Darnert, le dépasse d'une tête, il toise, c'est sa manière de regarder. Quand il sourit ses dents sont en or, elles prennent une place imposante dans sa bouche. Le maire est à ses côtés, plus petit, élégant, vêtu de couleurs vives, affable, il n'a pas d'arme mais ses propres gardes du corps. Il a un prénom et un nom, Élias Debillet, mais dans le village on dit le maire simplement, depuis le temps qu'il est là. Il salue Darnert comme il salue tout le monde, puis il tente de s'en aller, mais Kylian PetitCœurCouronné retient le maire par le bras, il lui fait de

l'entoure-épaules, il manifeste par le corps ce qui n'est un secret pour personne, il le possède, il le tient fermement dans le creux de sa main, il lui fait prendre ses décisions. Il s'adresse à Darnert.

Il y a des gardes, il dit, et des charbonniers qui ont été attaqués. Je pense que toi et tes bergers vous avez à y voir. Darnert ne répond rien mais il pense au petit revolver sous son aisselle, peut-être aurait-il le temps de le sortir et d'en abattre un, il choisirait Kylian PetitCœurCouronné bien sûr, voir sa tête éclater avant de mourir. Il y a suffisamment de pistolets-mitrailleurs pour le transformer en bouillie. Les hommes-guerre savent s'en servir, ils aiment ça. Darnert garde ses mains où elles sont. Il sourit, qu'est-ce qu'il peut faire d'autre ?

Kylian PetitCœurCouronné n'est pas un grand bavard. Il s'est suffisamment fait comprendre. Ses hommes serrent de près Darnert, sans le toucher. Finalement ils s'écartent et il s'en va. Le maire tout du long est resté figé, sourire bloqué sur les lèvres. Darnert est déjà un peu loin mais il l'entend qui commence une phrase, Kylian PetitCœurCouronné le coupe, sans lever la voix, elle porte, une voix qu'on écoute sans besoin de crier, il ajoute, ces demoiselles, je les ferai arrêter, ou je les tuerai. Tu entends, Darnert, *je les tuerai*. Darnert hausse les épaules, il ne se retourne pas, il devine le maire embarqué par ces menaces, témoin forcé et complice, Kylian PetitCœurCouronné lui signifie qu'il est seul, les bergers sont seuls, il n'y a ici d'autre autorité que la sienne, Darnert le savait déjà et il n'a presque pas peur, il quitte le village, son sac est plein, fromage, pain, munitions, il passe à travers les champs, à travers les éoliennes, puis devant la Colonie, il rejoint la forêt, et alors seulement il souffle et il court.

C'est pas parce que tu m'as marqué des buts que ça va changer quelque chose, elle dit Destiny-Bienaimée à La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule, c'est toujours la guerre entre les bitches et les strongues. Elle marronne un peu, c'est son côté mauvaise joueuse. Elle lui dit ça mais pourtant elle la tresse, alors elle ne lui en veut pas tant que ça. Elle en profite quand même pour tirer un peu fort sur les mèches, La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule ne bronche pas. Ça lui rappelle des souvenirs de se faire tresser, un espace exigü, des femmes, beaucoup de femmes de tous âges qui discutent, plaisantent, des vapeurs de produits cosmétiques, des têtes postiches avec dessus plantées de grandes aiguilles pour coudre les extensions. C'est loin tout ça mais ça lui fait plaisir qu'on prenne soin d'elle, d'être entre les mains de Destiny-Bienaimée et de lui abandonner sa tête, alors elle peut bien tirer trop fort si ça la soulage d'avoir été une passoire. Dans un verre elle a un petit rhum arrangé, un ananas-menthe, elle déguste lentement,

d'abord c'est meilleur pour le goût et puis elle ne veut pas être ivre, elle réfléchit.

Elle repense à la rossée sous l'éolienne, elle ne veut plus se faire surprendre. La porte du dortoir est fermée, Trogne et Chien sont devant, ils ne parlent pas, puisque Chien est muet, ils veillent. En cas d'attaque, Chien sera balayé, mais Trogne peut se mettre en travers avec son fauteuil, ça ralentira. Elle repense au combat de Jambe-Fer contre Tout-Le-Fait-Rire. Aucune bitche n'est intervenue, la peur les retient. C'est cette peur qu'elle doit briser. Elle a un plan. Elle doit simplement éviter d'être surprise.

Elle sort du dortoir, sa chevelure nouvellement tressée lui donne un air de buste égyptien. C'est l'après-midi et il y a quartier libre. Féline s'approche d'elle, elle est petite, discrète, elle sait se faire oublier. Elle a espionné, entendu des choses, des strongues doivent attaquer La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule, l'humilier de sorte que jamais elle ne devienne la cheffe des bitches. Ils ont compris le danger qu'elle représente. Ils veulent lui montrer qui commande ici. Il est question de déculottage, de barbouillage d'urine et autres déjections. C'est prévu pour aujourd'hui. La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule la remercie, elle sera sur ses gardes, elle fait confiance à ses jambes, à sa tête. Elle ne lui avait rien demandé, et l'autre la renseigne, c'est déjà signe d'autorité.

Quand les strongues arrivent, au cœur de l'après-midi, son cœur bat fortement, ils sont quatre à l'entourer, Tout-Le-Fait-Rire a distribué à chacun une fine baguette de noyer, propre à infliger des blessures superficielles mais cinglantes. Il n'y a ni mots ni insultes, La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule déploie ses jambes à rythme de ciseaux, elle découpe, découpe, l'air, le terrain, les strongues à ses troussees, les autres

enfants suivant de loin, car dans le châtiment délivré doit se jouer une part du destin de la Colonie. La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule entre dans le champ de maïs et elle devient invisible, les tiges plus grandes que la plupart des enfants. Elle s'allonge et elle rampe, il n'y a que le bruit du vent agitant les longues tiges vertes et celui des strongues qui s'encouragent. Ils lui indiquent ainsi où ils sont, séparés les uns des autres, vulnérables. Elle s'attaque tout d'abord à Espoir, arrive derrière lui, saisit sa béquille, dès lors tout est fini, il tombe, elle lui donne quelques coups, elle les retient, sans trop savoir pourquoi, elle a tapé assez fort cependant pour qu'il crie. Tricératops fonce à travers champs, vers son copain allongé, il brise les tiges, écrase les épis, se fraie un chemin dévasté. Il est bruyant et La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule n'a aucun mal à se cacher, à mettre sur son chemin la béquille sur laquelle il s'embronche, tombe de tout son poids, elle ne lui laisse aucun répit, tape avec la béquille sur sa nuque, sur ses jambes, il beugle, il a du sang sur le front qui l'empêche de voir. Le dernier coup, elle l'appuie bien fort sur son plexus, de la pointe de la béquille, en mémoire de celui qui lui avait coupé le souffle, sous l'éolienne.

À la lisière du champ les enfants ne voient rien, ils entendent les coups et les cris, c'est un *comics* sans l'image, seulement les bruitages. Il y a des *wip* et des *zam*, des *bing* et des *tac*. Nul ne voit, sinon La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule, les strongues allongés en divers points du champ, se tenant la tête, le ventre ou la cheville ; nul ne les voit haleter avant l'impact, perdus dans les épis, désorientés par ces plants tous semblables, frappant à droite ou à gauche sans savoir si c'est le vent ou leur cible qu'ils visent ; nul ne voit Tout-Le-Fait-Rire hésiter, appeler, trembler pour la première fois depuis qu'il

est chef, se retrouver finalement le visage dans la terre, sans savoir d'où le coup est venu, étourdi, puis cinglé par sa propre baguette de bois, sur le dos, ensuite retourné par La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule, qui lui donne encore un coup en travers du visage.

Ils voient simplement La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule sortir du champ, le corps luisant de sueur et d'excitation, balancer derrière elle, dans le champ, la béquille inutile, se diriger tête haute vers la Colonie, puis les strongues clopiner les uns après les autres, Pichichi et Tricératops soutenant Espoir des épaules, Tout-Le-Fait-Rire visage balaféré et déformé de colère.

Le fruit du châtaignier est protégé par sa bogue, on découvre si on l'ôte une enveloppe douce et un toupet de lynx. Il nourrit les hommes ici, il nourrit leurs porcs, leurs enfants, on en fait de la farine, de la confiture, de l'alcool. Les feuilles du châtaignier enveloppent les fromages. On le surnomme pain des pauvres.

La-Femme-Elle-Est-Costaud est allée en forêt avec une hachette, elle a coupé un petit sapin, elle l'a charrié en insultant les arbres et leurs grands-mères, parce que ça passait mal, il trône désormais dans la salle commune, il a été décoré par les enfants, ils ont accroché des boules dessinées sur des bouts de papier, des petits ossements, de belles feuilles, des rochers aux formes biscornues. En haut La-Femme-Quand-Elle-Parle-Elle-a-Les-Yeux-Qui-Brillent a accroché une étoile de mer, elle leur parle pas mal de la mer, elle vient de là, ou plutôt elle y a vécu étant petite, ou elle y est allée en vacances. Peu importe, elle en a rapporté des coquillages et cette étoile.

Ça fait bizarre, elle dit Destiny-Bienaimée, ce sapin, il sent pas la résine il sent la mer.

Elle exagère, mais La-Petite-Elle-Veut-Tout-Faire-Toute-Seule rigole, c'est ça qui compte.

Tous les enfants aiment bien le sapin, ils aiment bien Noël, les chrétiens encore plus que les autres parce que c'est leur

fête, mais les autres aussi pour les petits cadeaux. Il y en a plusieurs disposés autour du sapin, avec des numéros, chaque enfant tire au sort, il reçoit le cadeau de son numéro, ce sont des petites friandises, des objets bricolés, des étoffes.

C'est L'Homme-Il-Sait-S'Amuser-Avec-Un-Bout-De-Craie qui distribue, il est déguisé en Père Noël, sa barbe blanche est poussiéreuse, elle sert une fois par an, repose au grenier. Il n'y croit pas trop, il essaye de faire une grosse voix mais il est enrôlé, ça déraile.

Les enfants chantent, quand même.

Ils connaissent un peu Tino Rossi. Ils modifient les paroles.

Ça fait :

Petit Papa Noël quand tu descendras du ciel

Avec des jouets au milieu

Belek à pas trébucher

Mais avant de partir

Il faudra bien te couvrir

Dehors il fait très froid, y a des drones

Si ça pète ton traîneau prend feu.

C'est un mélange de jour et de nuit, dans le ciel et sur les figures, quand arrivent les premières carrioles. Déjà travaillent ceux qui montent les tréteaux et les tubes métalliques sur lesquels seront attachées les bâches, pour protéger les marchandises de la pluie ou bien du soleil, selon le temps. Il change rapidement.

Les marchands sortent des charrettes des caisses remplies de fruits, de légumes, d'objets. Une pastèque en équilibre tombe, semblable à une tête détachée de son tronc elle roule, éclate de chair rouge et s'arrête aux pieds de Mme DeLaRocheTaillée, qui était ici la première. Elle vérifie le travail bien fait, l'ordre bien agencé, elle garantit à chacun sa place. S'il le faut elle mesure, elle corrige, elle crie. Elle collecte ensuite le loyer pour chaque emplacement. Certains marchands tentent de négocier, de payer à la fin du marché, quand leurs caisses seront remplies. Elle est inflexible. D'autres ont des demandes, un meilleur emplacement, plus

large ou plus petit, mieux situé. Elle dit oui ou elle dit non. On lui offre des cadeaux, elle les prend. Elle sourit peu. La plupart des marchands sont d'ici, quelques-uns viennent d'autres villages. Leurs productions sont semblables, ils vendent des fruits, des légumes, des poulets vivants ou déjà préparés. Il y a aussi des livres érotiques ou de religion, pour toutes les extases, des outils, des vêtements. Sur les stands de bric-à-brac religieux on trouve des chapelets et des croix, des foulards couvrants ou extra-couvrants, de l'encens, de petits portraits de saints, de quoi faire plaisir aux muslim, aux supermuslim, aux christian. Il y a aussi des objets confisqués à des adeptes cachés des religions interdites, des jew ou des hindous, ils sont vendus à bas prix.

Mme DeLaRocheTaillée a dans une sacoche l'argent qu'elle récupère et derrière elle un des gardes de Kylian PetitCœurCouronné. Il porte en bandoulière, attaché à une sangle, son pistolet-mitrailleur. Elle paye ceux qui ont monté les stands. Ce sont d'anciens enfants de la Colonie, pris parmi les valides. Rieur est le plus taciturne, ainsi nommé pour la cicatrice qui part de ses lèvres et lui donne une apparence de large sourire. Marteau se sert de ses poings comme des outils, on le dit taré mais bon travailleur. Méduse a des cheveux déjà gris malgré son jeune âge, ils serpentent autour de sa tête, elle est plus grande encore que les deux autres. Quand elle se met en colère, elle pétrifie ses adversaires. Mme DeLaRocheTaillée a déjà couché avec elle, du temps où elle est sortie de la Colonie, elle a aimé lui expliquer comment, hors de ce lieu, elle pouvait accorder sa stature avec le monde, corriger ses propensions gauches, le cours pataud de son cheminement. Elle a été sa mentore, sa référence. Elle a moins aimé son corps trop tendu de muscles, sa façon

bagarreuse de faire l'amour. Elles gardent de cette période une manière tendre de se voir, de se parler.

Les monteurs de stands quittent le marché lentement, ils regagnent le pauvre foyer où ils dorment tous, ils flânent, achètent de quoi manger ou se distraire. Mme DeLaRocheTaillée les voit s'éloigner mais son regard est détourné car apparaît Esclarelys. Elle ne peut pas s'empêcher. Elle se déplace de façon à toujours la garder dans sa mire. Esclarelys passe de stand en stand, elle achète des herbes diverses, elle les sent, les soupèse, elle choisit des pigments pour ses peintures, elle parle peu et sourit parfois. Certains marchands lui disent de saluer ses parents, ils les connaissent, ils sont du métier, même s'ils occupent leur échoppe plutôt qu'un stand au marché. Elle sait exactement où elle va, on s'écarte autour d'elle, pour laisser place à sa beauté, elle fend le marché. Elle tient joliment accroché à son coude un panier. Mme DeLaRocheTaillée aimerait bouffer ses seins, saisir son cul. Elle voudrait se rapprocher d'elle, lui parler de tout ou de rien, elle prépare des phrases, elle cherche un compliment, son garde du corps la tire par la manche, il interrompt sa rêverie. Il y a des cris, une bousculade. Deux escortes face à face, des hommes armés, ils se tiennent en joue. Leurs chefs sont front contre front et ils se parlent mal, de près. Le maire a les pieds dressés sur leur pointe, pour atteindre la stature plus grande de son antagoniste, Diab-en-Personne, le fils de Kylian PetitCœurCouronné. Ils ne s'aiment pas, tous les deux, quand ils se croisent sur le marché, avec leurs escortes respectives, ils se toisent, ils montrent les muscles, c'est tout proche de dégénérer.

Dans le village on ne pense rien, en général, du maire, on ne dit sur lui rien de mauvais mais pas grand-chose de bon, tous le savent homme lige de Kylian PetitCœurCouronné,